

# L'hypocrite, ou le non-dit de lire

Autor(en): **Grivel, Charles**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Versants : revue suisse des littératures romanes = Rivista svizzera delle letterature romanze = Revista suiza de literaturas románicas**

Band (Jahr): **2 (1981)**

PDF erstellt am: **25.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-249209>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## L'HYPOCRITE, OU LE NON-DIT DE LIRE

1. *Lecture* : « Vice impuni », « action de s'emparer des lettres d'autrui », « suivre des yeux en identifiant », « prendre connaissance, déchiffrer, comprendre ».

*Hypocrisie* : « Vice qui consiste à déguiser son véritable caractère, à feindre des opinions, des sentiments, et spécialement des vertus qu'on n'a pas ».

L'hypocrisie est un calcul ; la lecture est la recherche d'un gain ; l'un et l'autre confinent. Le désir de savoir et de prendre va de pair avec celui de ne pas manifester les secrets de ses raisons.

Il n'y a pas à attendre de « sincérité » de la part du lecteur d'un livre ; son rapport au livre n'est pas direct, franc, vrai, premier ou naturel ; son acte n'est pas de « réception » ou de « déchiffrement », acceptatif, pur, désintéressé, de consentement. La célèbre apostrophe baudelairienne est là, si nécessaire, pour le rappeler — *Hypocrite lecteur, — mon semblable, — mon frère* — et ce qu'il subit (mon proche), l'Ennui, le Monstre, est précisément, quoiqu'il le sache et recherche, *ce dont il ne conviendra pas*<sup>1</sup>.

Donc, avouons-nous que le lecteur *ne s'avoue pas* ses lectures, qu'il s'en tait ordinairement les mobiles, qu'il se retient de penser clair à ce sujet. Certainement, qui lit possède, quelque part, la connaissance approchée de ce qu'il lit ; mais certainement aussi, ce savoir *lui fait défaut* — tout indique qu'il s'arrange, en toute innocence (pourquoi pas ?), pour cela. D'un côté, il faut bien supposer qu'un lecteur, lorsqu'il s'adonne à lire (du reste, il n'est pas nécessaire qu'il se penche sur une page : du voyage à la rêverie, à la musique, pourvu qu'un peu d'écran survienne, tout y pourvoit), ne saurait être parfaitement éclairé sur la nature de ce qu'il lit : poursuivrait-il sa lecture si c'était le cas ? Un livre qui ne lui apprend plus rien, est-ce qu'il ne le referme pas ? N'est-ce pas justement tout l'art d'écrire que de réserver le message jusqu'à son terme, afin de faire coïncider arrêt de la plume et suspension de l'intérêt ? Les énoncés, le trouble phrastique qu'ils engendrent proviennent au lecteur « hors conscience », sans connaissance néces-

saire appliquée des motifs de l'intérêt qu'ils revêtent pour lui. Lire — en régime de fiction et, dans certaines conditions, même s'il ne s'agit pas de textes littéraires — implique la *suspension du savoir*.

D'un autre côté pourtant — la règle paraît vouloir que toute action se double d'un aspect qui ne lui ressemble pas — l'aveuglement n'empreint pas de la même manière chacune des couches de l'esprit du destinataire : sa mémoire, en l'occurrence, est concernée et lire, pour lui, consiste aussi à *revoir*, repasser, ce qui, durant son apprentissage (ou bien, disons, sa vie), lui a été appris. Et qu'il a pu, bien des fois, ressentir. Ainsi, la matière d'un ouvrage vient-elle rencontrer ses catégories, ses modèles, sa langue, son code, son système de vérité (si labile qu'il soit), et s'y loger.

C'est, d'une part, l'ignorance, la *dérobade*, le refoulement : « Je ne dois point savoir ce que je lis ! » (dit-il) ; mais, de l'autre, c'est la *participation*, intime, complice, secrète : « Ce que je lis rencontre, je le sais bien, tout mon désir ! » (pas de chance qu'il le dise). *Le lecteur est un être de la contradiction*. C'est — autant et avec autant d'opiniâtreté — « une machine à faire la sourde oreille »<sup>2</sup> qu'un « appareil à comprendre », assimilateur, applicateur, appropriateur.

Sollers disait, non sans raison : « Il faut que le lecteur comprenne que ce qu'il lit, c'est lui »<sup>3</sup>. Dans la même ligne, il convient d'opposer au traditionnel et bien-pensant « Lire c'est sortir de soi », qui figure, comme on voit, quelquefois concrètement, mais généralement secrètement, au frontispice des livres, le vigoureux démenti compensateur d'un « Lire c'est entrer en soi », irreprésentable vraiment.

2. Cette disposition duelle n'est pas sans conséquence pour l'analyse. Car, de même qu'il n'est pas conseillé d'interroger sans précautions sur son faire l'auteur — que peut-il éclairer, outre à ce qu'il dit dans son texte, d'une opération qu'il n'accomplirait point s'il en percevait, *ailleurs et autrement*, tous les attendus ? — on ne peut en appeler sans autre — c'est une spécialité, par exemple, des recherches empiriques — aux « expériences » du lecteur : la discrétion, la censure, le refoulement parasitent fondamentalement, voire stupidifient, tout ce qu'il peut communiquer à cet égard. On constate que l'évaluation contradictoire de la lecture par et pour le lecteur *barre*, dans une certaine mesure au moins, sa pratique *effective* comme l'accès *positif* de cette

pratique. L'« analyste », en effet, le « chercheur », le « scientifique », cet énigmatique individu que la lecture d'autrui fascine, est, pour commencer, lui-même un « lecteur ». Comme tel, il se trouve soumis, de la même manière et pas nécessairement dans une moindre mesure, à des résistances analogues : la connaissance, la perception, l'acceptation de ses mobiles propres lui seraient-elles par hasard (et au nom de quoi ?) plus aisées qu'à d'autres ? On en doute. Il faudrait donc tenir compte, s'agissant d'une approche des faits littéraires « par le lecteur », d'une certaine *hypocrisie* de l'enquête, l'observateur faisant figure d'intouchable et se présentant comme s'il n'était pas, lui aussi, constamment porté à jeter un voile sur ses mobiles — à trafiquer son entendement. Plus on veut connaître, plus il y a à donner raison de ce qui, *sous obstacle*, y incite.

3. Le lecteur est *double* : il est celui qui se plaît et complâit, sans façon, au commerce du livre. Il est aussi, à l'occasion ou s'il en fait métier, celui qui revient sur cette occupation, celui qui commente, même très imparfaitement, celui qui réfléchit. Or, telle est la prévention, le premier, lecteur « concret », lecteur « naturel », « spontané », « franc », que sais-je ? ne se trouverait pas logé au sein de la même personne que l'autre, le lecteur « mûr », « pondéré », « critique » : le « naïf » s'opposerait au « théoricien », il en serait l'incompatible, en somme, son fantôme, quoique aussi, mais de très loin, son timide paradigme. Le « bon sauvage » de la lecture est un mannequin utile, certes : il sert de repoussoir au « connaisseur ». Par son biais, celui-ci parvient assez bien à prouver que sa compétence quant au texte et quant aux usages du texte est complète *ainsi que surmontée* ; il illusionne ; il s'illusionne. Mais la manœuvre d'auto-sublimation ne doit pas induire en erreur : le lecteur dit « naïf » est toujours *enfoui* dans celui-là qui paraît le répudier. J'arrive à mes lectures des deux côtés à la fois, c'est ce qu'il faut retenir : par intérêt — mitigé — pour la « vérité » et par désir d'expression des pulsions, par mon penchant à la réflexion et par mon goût des fantasmes. Dans un cas comme dans l'autre, je me livre à jouir. Quoique sous couverture, avec dénégation : l'un de ces rôles — celui de l'« innocent » — je l'ai dit, ne me va pas. Sommation à gauche, sommation à droite, c'est tout le secret de la guérison du milieu.

4. Le lecteur est « double » en un autre sens aussi : il lit — du moins, quand sa culture le lui permet — deux choses, le bon ouvrage à côté du pire ouvrage (bon, mauvais : du point de vue institutionnel s'entend) ; il prend connaissance de ce que son statut lui impose, c'est-à-dire des littératures qui prévalent au niveau de consommation qui lui correspond, automatiquement valorisées, mais aussi de catégories « basses », « triviales » ou « scandaleuses » de textes : polars, science-fiction, bédés, porno... Ceci compensant cela, il se « cultive » — de gré ou de force — d'un côté, tandis qu'il se délecte de l'autre, sans oser bien l'afficher (Hugo (Victor) contre Pratt (Hugo), le premier reste *par devers vous* pour vous le plus recommandé). Tout se passe donc comme si, dans la vie de ce lecteur, une *action de défoulement* et une *action de culturation*, refoulante, bien sûr, dans la mesure où le désir fantasmant ne s'y donne pas libre carrière, s'articulaient l'une à l'autre. Comme s'il lui fallait à la fois nourrir et exercer son imaginaire, mais aussi — quoique moins intensément peut-être — exercer et nourrir sa raison (si réduite, si falsifiée qu'elle puisse paraître). Comme si donc la lecture répondait, simultanément, aux deux injonctions contradictoires d'un esprit laissé à l'imaginaire et résistant à cet imaginaire. C'est la « division » : on lit toujours et déjà d'un autre côté de la Bibliothèque. C'est la réserve : le texte qu'on feuillette se corrige et se dédommage par celui qu'on se promet (ou bien : qu'on se doit). L'aveu de cette « double postulation »-là ne se fait pas : d'un côté comme de l'autre — pouvez-vous faire abandon de votre plaisir ou faire abandon de votre savoir ? — vous voilà condamné, secret enfoui, à donner le change : *lire sans le dire, dire sans le lire, et devant le même père*. C'est un secret de lire que vous ne percez pas.

5. Les relations de l'auteur et du lecteur sont particulières, certainement moins tranchées, exclusives, qu'on ne dirait, hypocrites en quelque sorte, car non avouées, et par calcul. L'idée de communication, ce lieu commun des analyses, oppose volontiers « destinataire » à « destinataire », alors qu'il peut être soutenu que les deux « pôles » de ce qui n'est qu'une opération unique, d'un certain point de vue, coïncident. Pour le lecteur, en effet — et à ne prendre les choses que par ce bout-là — l'auteur se présente comme l'entité (au reste, abstraite) dont émane *le mot de ce qu'il ne sait pas* : qui signe un texte possède aussi, à ses

yeux, l'information inédite, intéressante, étonnante, incroyable, justificatrice par conséquent de l'effort entrepris pour se l'approprier, qu'il désire. *L'auteur est maître du secret*. C'est — à ses yeux toujours — sa grande chance d'être en contact avec l'extraordinaire, d'avoir été témoin du scandale, d'avoir participé à l'interdit, fût-ce contre son gré. Bref, l'auteur, pour lui, *confesse*, entasse, à son profit, *aveux sur aveux*, lui déclare tous ces excellents motifs d'horreur (morale s'entend) que sont les empêchements de tourner rond du drame, malentendus, substitutions, doubles jeux, doubles faces, mystères de toutes dimensions et de tout acabit. Or, tout cela, d'accès réservé, provient au lecteur comme une grâce : son quotidien le préserve de l'aventure, l'aventure figure à son horizon, le livre l'en rapproche sans pourtant l'y soumettre. D'où le charme. Un texte expose donc cela, de secret, de malheureux, dont il ne se suppose pas atteint. Exemple Baudelaire, que l'innocent amateur de poèmes imagine spécialiste, par excellence, de l'aveu bas, alors que ces « bassesses », justement, il se les dénie : paresse, alcools et stupres — pour user du vocabulaire de la mise à distance — ne relèvent pas de la personne qu'il se représente être. Ainsi, « Baudelaire » se trouve à la fois lu (joui) et dénié (dans la pratique), tandis que le lecteur, sur le mode d'un refus secondaire que l'auteur des *Fleurs du Mal* avait percé, se réfugie dans le rôle de l'innocent, en deçà de l'écriture, comme si le texte qu'il absorbe n'était pas, en quelque façon, fondamentalement, *le sien*. L'autre de celui qui n'écrit pas, dont ce livre n'est pas sorti, dont la parole se perd dans le mutisme, la retenue, la civilité et le bavardage, n'est pas le moins du monde son étranger : « Le choix d'un écrivain comme objet de lecture préférentiel se lie non seulement à une « méthode » [...], mais aussi révèle, chez le lecteur, un double mouvement d'ostentation et d'occultation — répétant et déplaçant celui de l'écrivain — qui est la figure même de son désir »<sup>4</sup>. *Le lecteur participe de l'auteur, le lecteur participe au secret de l'auteur*. Ce dernier n'est, pour lui, en somme, que ce qu'il ne se permet pas (suffisamment) d'être — son suppôt, son parolier. Il faut donc convenir à ce que dit Cl. Lefort<sup>5</sup> : « Lire une œuvre [...] c'est consentir à perdre les repères qui vous assurent de votre souveraine distance à l'autre, de la distinction du sujet et de l'objet, de l'actif et du passif, du parler et de l'entendre (interpréter c'est convertir la lecture en écriture), de la différence des temps [...], c'est enfin perdre les repères de la différence entre l'espace de l'œuvre et le monde sur lequel elle ouvre ». Et convenir aussi que cet implacable mouvement est tenu secret. Qui lit maîtrise ce qu'il lit (et : qu'il lit !) par la supposée franchise

de ses actes. Il freine les suggestions d'un texte auquel pourtant il se rend, mais sait aussi, par manipulation des rôles et des identités, s'en garantir. Ma connivence est grande, je suis *sauf* du secret qui m'habite.

6. *La sincérité n'a pas lieu*, s'agissant du commerce des livres. Un texte ne dit pas, par principe et essentiellement, ce que son auteur en déclare, son lecteur ne lit pas davantage ce qu'il prétend (ou croit) en lire. En somme, un message est toujours *menti* à son destinataire, *menti* à son destinataire, ce qui est émis et reçu ne correspond pas à ce qui s'en trouve, à l'un des deux bouts du processus, affirmé ou effectué. Feinte de tout livre, par conséquent, à l'égard de son bénéficiaire, mais feinte aussi de celui-ci par rapport à son objet et par rapport à ce qu'il en déclare, qu'il s'agisse de l'écrivain ou qu'il s'agisse de son client. Tout se passe comme si celui qui parle et celui qui écoute se trouvaient *trompés* (*détrompés* aussi bien) par la réalité du discours qu'ils s'adressent ou recueillent, comme si le texte passait juste à côté de l'intention qui le tend, mais aussi par derrière celle, différente sans doute, qui le comprend dans lire. Le motif textuel est *à la fois* posé et retenu des deux côtés de l'opération, par ceux-là mêmes qui communiquent, à leur façon, pour leur profit. C'est la raison de son énigmatisme<sup>6</sup>. La sincérité n'a pas lieu ; le rapport franc des interlocuteurs n'a pas lieu ; un désir qu'ils ne soupçonnent pas ou dérobent *dédouble* apparemment leurs volontés les plus établies.

7. Le lecteur ne se rend pas à ce qu'il lit : les fictions les plus habilement composées pour se faire vérité, contrairement à l'opinion reçue qui veut que l'aveuglement à ce propos triomphe, n'entraînent pas, même chez le plus résolu des « naïfs », l'illusion complète sur leur statut véritable : une histe reste une histoire, son taux de référentialité, vraie ou fausse, n'y changera rien ; qui lit, sur le fond, n'en croit rien. Ainsi s'explique le fait, déjà relevé, que le lecteur est convaincu d'être comme *indemne* de tout ce qu'il lit. Par-delà toute sympathie, toute complicité, malgré chaque identification : ce n'est pas « à lui » que l'histoire arrive, ni « à lui » qu'elle arriverait... Ce « sceptique » se suppose libre et affranchi de tout récit, plus heureux ou plus malin que les victimes qu'il voit, en spectateur, se débattre dans les rets nombreux

et renaissants de l'adversité. Le lecteur, bien sûr, se vante. En fait, il *joue* avec le charme *indû* qui le saisit, s'efforce de s'y dérober — ou de paraître s'y dérober — quoique les simulacres, une fois évoqués dans son imaginaire, une fois lancés par le texte, ne se quittent plus. Un texte *grouille*, pourrait-on dire, *dans la mémoire de son lecteur* et celui-ci ne cesse, mais « intérieurement », « en lui-même », « à part lui » et peut-être « inconsciemment », de le compulsuler. (Comme on voit, je parle de la félicité de la communication littéraire et je suppose que nous voici en présence de textes qui en remplissent les conditions. Je me facilite donc la tâche.)

8. Dans la même ligne, il faut noter une curieuse contradiction : s'il est bien vrai, d'une part, que le texte, dans l'intérêt souvent passionné qu'il provoque, concentre sur soi l'attention de celui qui le déchiffre, le charme, le saisit, le transporte, il est vrai aussi que celui-ci ne cesse d'appliquer, d'investir, d'empoussiérer, de recouvrir la scène qu'il lui découvre. Ainsi, un motif l'attache, mais non pas à la façon d'un corps étranger, venu d'ailleurs, imparfaitement commensurable pour cela, dont il découvrirait subitement la nouveauté. Bien au contraire : qui lit *dépose*, implique, ou bien joue. Laisse choir au texte, sur la scène du livre, le *fond retenu* qu'il comporte lui-même. Le secret qui s'y développe — sous démenti — est le sien propre. Illusion de l'altérité du texte, illusion de l'altérité du lecteur, l'un et l'autre composant les deux faces d'une seule et unique opération. La « désynchronisation » dont parle Lyotard, qui frappe l'amateur par rapport à ce qu'il voit, peint, pense, par rapport à ce dont il parle et par rapport à lui-même<sup>7</sup>, figure ainsi au point de départ. C'est décroché par rapport à moi-même que je lis, mais différent d'un texte lui-même dévié de ses intentions par ma façon de le comprendre — je veux dire : de me l'appliquer. Il ne faut donc pas trop croire à l'« abandon » du lecteur dans sa lecture : il ne se quitte guère et ce qu'il embrasse, il l'a, pour commencer, extrait de sa cervelle ; il le regarde s'agiter ; c'est un mystère, précisément (car il ne l'identifie pas), dont le mot ne lui sera pas donné. Fausses interrogations des romans, levées vers la fin, tandis que l'étrange raison de mon intérêt pour eux, mais à mon propos, cette fois encore, *résiste*.



9. Autre décrochement, autre désordre — mais on n'en finirait pas de les recenser — comme dit Jauss<sup>8</sup>, dans lire, le sujet jouit toujours déjà plus que de simplement soi : il s'empare en surplus, déchiffre outre ce qu'il est, possède fabuleusement ce qui ne lui appartient pas. Un lecteur est un fraudeur, un lecteur est un voyeur, même si cet aveu lui répugne : c'est par procuration qu'il participe, comme à l'abri d'une identité saine, bonne, close, heureuse, que, bien sûr, il n'a pas. Défolement : ce qu'il lit sont ses impossibles romans, inclusion : tout ce qui arrive dans le livre lui arrive aussi par assimilation, délégation : il s'offre dans la fable ce à quoi, dans sa vie, il ne consent pas. Dualité du lecteur, démultiplication de la lecture : *un même a affaire à un même qui ne convient pas*. Preuve en soit la forme horrifiée-horrifiante de ce mammifère-oiseau menteur qui, lourdement, au début de son livre, s'en retourne à sa nuit.

*Charles Grivel*

Université de Groningue

NOTE *Des difficultés techniques ont empêché de reproduire deux ex-libris accompagnant le texte. Ils figureront si possible dans le prochain numéro de la revue.*

## NOTES

N.B. — Ces pages sont reprises d'une intervention au congrès anniversaire de l'Association néerlandaise de littérature générale, 23-24 janvier 1981, à Garderen (Hollande).

<sup>1</sup> Baudelaire insiste, comme on sait, avec et sans candeur lui-même, plusieurs fois. Par exemple dans son commentaire de *Révolte* : « Fidèle à son douloureux programme, l'auteur des *Fleurs du Mal* a dû, en parfait comédien, façonner son esprit à tous les sophismes comme à toutes les corruptions. Cette déclaration candide n'empêchera pas sans doute les critiques honnêtes de le ranger parmi les théologiens de la populace et de l'accuser d'avoir regretté pour notre Sauveur Jésus-Christ, pour la Victime éternelle et volontaire, le rôle d'un conquérant, d'un Attila égalitaire et dévastateur. Plus d'un adressera sans doute au ciel les actions de grâce habituelles du Pharisien : « Merci, mon Dieu, qui n'avez pas permis que je fusse semblable à ce poète infâme ! ». Par exemple dans ses *Notes et documents pour mon avocat* : « Le nouveau règne napoléonien, après les illustrations de la guerre, doit rechercher les illustrations des lettres et des arts. Qu'est-ce que cette morale prude, bégueule, taquine, et qui ne tend à rien moins qu'à créer des conspirateurs même dans l'ordre si tranquille des rêveurs ? Cette morale-là irait jusqu'à dire : **Désormais on ne fera que des livres consolants et servant à démontrer que l'homme est né bon, et que tous les hommes sont heureux.** — Abominable hypocrisie ! ». Il ne serait pas mauvais de mettre en parallèle cette insolence et la benoîte exclamation — tout à fait contemporaine — de Hugo (dans la Préface des *Contemplations*) : « Ah ! insensé, qui crois que je ne suis pas toi ! ». Le poète honnête pose, bien sûr, une identité non reconnue au « bien » (ce livre, de douleur et de mort, lecteur, est le tien, toi que les frivolités distraient !), tandis que l'autre, et de façon incontournable, en révèle une, inadmissible, au « mal ».

<sup>2</sup> D. Hollier, « Why are we in America ? », in *Critique*, 391, décembre 1979, p. 1040.

<sup>3</sup> In *Tel Quel*, 26, 1967, p. 89.

<sup>4</sup> G. Raillard, in M. Mansuy (éd.), *L'Enseignement de la littérature*, 1977, p. 105.

<sup>5</sup> « L'Image du corps et le totalitarisme », in *Confrontations*, 2, automne 1979, p. 13.

<sup>6</sup> Ainsi, dit Bataille (*Œuvres complètes*, I, p. 527), c'est par hypocrisie que l'écrivain s'efforce, contre toute raison, d'accréditer l'utilité de ses fictions. Tandis qu'elles ne disent « rien ». Sauf le secret qui les ronge et qu'elles murent.

<sup>7</sup> Cf. *Art Présent*, 8, 1979, p. 8.

<sup>8</sup> *Ästhetische Erfahrung und literarische Hermeneutik*, I, 1977, p. 59.

